

Italo Calvino et la «névrose géographique»

«De longues années je souffris d'une névrose géographique : je ne réussissais pas à rester plus que trois jours de suite dans aucune ville», écrivait Italo Calvino en 1969 à Franco Maria Ricci,¹ pour répondre à la demande de résumer sa vie en quelques mots. Ce malaise qu'il considère comme pathologique concerne la relation avec les lieux de sa vie et, par conséquent, les lieux de son œuvre. C'est un thème qui revient effectivement à plusieurs reprises lorsqu'on essaie d'aborder la question de la patrie et du pays d'accueil chez Calvino. Homme de plusieurs patries, étranger par choix et cosmopolite par expérience, théoricien des lieux abstraits et créateur des villes invisibles, pour comprendre son rapport avec la terre d'origine d'une part et la terre de destination d'autre part, il faut faire allusion à la fois à sa biographie et à son œuvre, où la question spatiale et géographique joue un rôle de plus en plus important.

1. La vie

La question de la patrie le concerne dès sa naissance. Né à Cuba, où ses parents étaient émigrés temporaires, Calvino reçoit son prénom "Italo", d'après lui, non pas par nationalisme mais par nostalgie du pays lointain, duquel ses parents pensaient être séparés pour longtemps, mais où ils seront bientôt de retour. Ce prénom "italique" lui restera pourtant : ce même prénom que Svevo avait choisi comme pseudonyme pour mieux adhérer à une identité nationale précise d'où il était écarté à Trieste, se transforme chez Calvino en rappel constant d'un exil qui n'a pas eu lieu, d'un

¹ «Per lunghi anni soffersi d'una nevrosi geografica : non riuscivo a stare tre giorni di seguito in nessuna città o luogo», Lettre à Franco Maria Ricci, Parigi, autunno 1969, in Italo Calvino, *Lettere 1940-1985*, sous la direction de Luca Baranelli, Milano, Palomar - Mondadori, 2000, p. 1060. Cette lettre était conçue comme accompagnement au volume *Tarocchi. Il mazzo visconteo di Bergamo e New York*, Parma, FMR, 1969, pour lequel Calvino avait écrit *Il castello dei destini incrociati*. La version française de la lettre est de l'auteur. Il l'a écrite pour l'édition française du livre (*Tarots*, Parma, FMR, 1974), elle a été publiée ensuite dans Italo Calvino, *Eremita a Parigi. Pagine autobiografiche*, Milano, Palomar - Mondadori, 1994, p. 163-164.

ailleurs indéfini, auquel il faut bien appartenir mais qui n'a de sens que dans l'absence, perdant sa raison d'être dès que le lieu réapparaît. Sa naissance en pays étranger sera interprétée plus tard par Calvino, c'est la cause de «mon instabilité géographique, qui me fait constamment désirer un ailleurs».²

Ainsi, Sanremo ne sera pas la patrie souhaitée que son prénom évoquait. Cette ville, «plutôt différente du reste de l'Italie»,³ à la frontière de différentes cultures, il la décrit comme «étant séparée de l'Italie par une mince ligne de route littorale, et du monde par une frontière voisine»⁴ : cette ville de la Ligurie qui reste liée à une tradition locale plus que nationale, où le refus du nationalisme se réalise dans la résistance armée à laquelle Calvino participe malgré son jeune âge, cette ville restera le lieu de son enfance. Il s'agit plutôt d'un endroit intériorisé qu'il espère toujours revoir tel qu'il est, mais qu'il ne pourra plus reconnaître comme le sien, à cause de la distance spatiale et temporelle, à cause des modifications urbaines de la *Riviera*. Les retours à San Remo chez sa mère, dans la villa fleurie de ses premières années, semblent un prétexte à la recherche d'un endroit disparu.

En regardant ce paysage, Calvino pose les bases de sa future réflexion géographique : Sanremo paraît déjà une porte qui s'ouvre sur le monde entier, une simple ville parmi toutes les villes possibles : «les signes de l'avenir, j'espérais les déchiffrer en bas, à travers ces rues, ces lumières nocturnes qui n'étaient pas simplement les rues et les lumières de notre petite ville, un peu à l'écart,

² «Sono nato mentre i miei genitori stavano per tornare in patria dopo anni passati nei Caraibi: da ciò l'instabilità geografica che mi fa continuamente desiderare un altrove», Italo Calvino, *Nota autobiografica*, in «Gran Bazaar», 10, septembre-octobre 1980, p. 133, ensuite dans le recueil : Italo Calvino, *Eremita a Parigi. Pagine autobiografiche*, cit., p. V-VII.

³ «Sono cresciuto in una cittadina che era piuttosto diversa dal resto d'Italia, ai tempi in cui ero bambino: San Remo, a quel tempo ancora popolata di vecchi inglesi, granduchi russi, gente eccentrica e cosmopolita», in «Il paradosso», V, 23-24, sept-oct. 1960, p. 11-18, repris dans la *Chronologie des Oeuvres Complètes* : Italo Calvino, *Romanzi e racconti*, vol. I, Milano, Mondadori, 1994, p. LXIV.

⁴ «Sono cresciuto dall'infanzia alla giovinezza in una città della Riviera [...] mi separava dall'Italia il sottile nastro d'una strada litoranea e dal mondo una vicina frontiera», Italo Calvino, *Nota autobiografica*, in «Gran Bazaar», *op. cit.*, p. 133.

mais *la* ville, une ouverture sur toutes les villes possibles, comme son port représentait déjà le port de tous les continents». ⁵

La troisième étape géographique sera la ville des études universitaires et du travail : le choix tombe presque par hasard sur Turin, mais Calvino se sent aussitôt obligé de justifier cette décision. Il affirme à plusieurs reprises que c'était là-bas mais que cela aurait pu être ailleurs, à Milan par exemple. Pendant des années il s'est dit que cela aurait été même mieux. ⁶ Plus tard, il rappellera cette période dans un article qui s'appelle, de façon assez significative, «Etranger à Turin». ⁷ Preuve de son état d'esprit, son voyage aux Etats Unis : lorsque, à peine arrivé, fasciné par le charme cosmopolite de New York, il se pose aussitôt la question de son éventuelle appartenance à cet endroit magique qu'il perçoit d'emblée comme la quasi matérialisation de sa ville idéale. Toujours en 1985, il avouera à Maria Corti : «La ville que j'ai ressentie comme la mienne plus que n'importe quelle autre est New York. Une fois j'ai même écrit, en imitant Stendhal, que je voulais que sur ma tombe soit gravé «new-yorkais». ⁸ Ces mots révèlent clairement son aspiration à trouver un lieu qui corresponde à son état d'âme, désir rêvé bien plus que volonté réelle de vivre quelque part. Il rêve d'être new-yorkais et non pas de vivre à New York. Et lorsqu'il ajoute : «New York, chaque fois que

⁵ Italo Calvino, *La route de San Giovanni. Nouvelles*, traduit par Jean-Paul Manganaro, Paris, Le Seuil, 1991. L'original disait : «i segni del futuro mi aspettavo di decifrarli laggiù da quelle vie, da quelle luci notturne che non erano solo le vie e le luci della nostra piccola città appartata, ma *la* città, uno spiraglio di tutte le città possibili, come il suo porto era già i porti di tutti i continenti», Italo Calvino, *La strada di San Giovanni*, Milano, Mondadori, 1990, p. 16.

⁶ «Fu così che mi trovai per qualche tempo a esitare tra Milano e Torino: la scelta di Torino ebbe certo le sue ragioni e non fu senza conseguenze: ora ho dimenticato sia le une che le altre, ma per anni mi dicevo che se avessi scelto Milano tutto sarebbe stato differente.», Italo Calvino, *Nota Autobiografica*, in «Gran Bazaar», *op. cit.*, p. 133.

⁷ «Forestiero a Torino», in «L'Approdo», II, 1, janvier-mars 1953. Le texte sera publié dans le recueil posthume Italo Calvino, *Eremita a Parigi. Pagine autobiografiche*, Milano, Palomar - Mondadori, 1994, p. 7-9.

⁸ Entretien avec Maria Corti, in «Autografo», II, 6, octobre 1985, publié en volume dans Italo Calvino, *Eremita a Parigi*, *op. cit.* p. 251.

j'y vais, je la trouve plus belle et plus proche de la forme de la ville idéale»⁹ on se rend compte que la ville qu'il recherche reste une vision utopique, une aspiration idéale, de laquelle on s'approche sans parvenir à l'atteindre.

Ainsi se définit graduellement cette quête qui caractérise toute sa vie, quête d'un lieu idéal où se sentir à l'aise et à sa place. Il s'agirait d'une patrie personnelle plutôt que d'une patrie nationale, un pays d'accueil qui puisse l'envelopper et le rassurer. À cause de sa névrose géographique, dit-il : «je ne pouvais qu'épouser une étrangère : étrangère en tout lieu, aboutie naturellement à la seule ville qui ne fut jamais étrangère à personne». ¹⁰ Sa femme est argentine, d'origine juive et habite Paris. Après un mariage célébré comme par hasard à Cuba, ¹¹ la quatrième étape de ce parcours biographique ne pouvait être que Paris, car Paris est la ville où, à la fois, chacun est étranger mais nul ne l'est vraiment, la ville des apatrides qui ici sont aussi et en même temps les cosmopolites, les deux paradoxes se mêlant facilement. A Paris l'écrivain se sent à l'aise, non pas parce qu'il a trouvé sa patrie, mais parce qu'il a rencontré la non-patrie par excellence : «Pour moi, l'endroit idéal est celui où l'on peut mieux vivre comme étranger». ¹²

La sensation d'être étranger dans son pays d'accueil, de ne ressentir aucune appartenance géographique, semble donc être pour Calvino la condition souhaitée, recherchée pour deux raisons : en premier lieu, afin d'apaiser sa recherche névrotique d'une patrie. En effet, un lieu qui ne remet plus en cause son identité géographique, puisque de toute façon il y est étranger, peut enfin calmer -

⁹ *Ivi*.

¹⁰ La version italienne est beaucoup plus synthétique : «Alla fine elessi sposa e dimora a Parigi, città circondata da foreste di carpini e betulle», Lettre à Franco Maria Ricci, cit, p. 1060. Pour la traduction, Italo Calvino, *Eremita a Parigi, op. cit.*, p. 164.

¹¹ Le 19 février 1964, à La Havane.

¹² «Il luogo ideale per me è quello in cui è più naturale vivere da straniero : perciò è Parigi la città in cui ho preso moglie, ho messo casa, ho allevato una figlia.», Italo Calvino, *Nota Autobiografica*, in «Gran Bazaar», *op. cit.*, p. 133.

ne serait-ce que temporairement - sa recherche névrotique de la ville idéale. En deuxième lieu, cet état d'étrangeté lui permet d'observer la réalité d'un œil neutre et objectif et de mieux suivre son chemin artistique : le pays d'accueil qui ne demande aucune adhésion patriotique est celui où il peut le mieux travailler.

Paris, «plus symbole d'un ailleurs qu' un ailleurs»,¹³ c'est la ville où il affirme avoir tantôt sa table de travail, tantôt sa maison de campagne.¹⁴ Cette situation d'*ermite à Paris*, selon son célèbre oxymoron,¹⁵ lui permettra de réaliser un projet auquel il aspire depuis longtemps : lire et travailler en solitaire. Il y trouve non seulement la tranquillité nécessaire pour se consacrer à son activité d'écrivain, mais aussi le recul nécessaire pour observer la situation politique des années «chaudes» (1968-1972) dans une isolation qui, sans le rendre heureux, lui semble désormais indispensable.¹⁶ À Paris, il s'impose une routine de travail quotidienne et rassurante.¹⁷ Ce n'est pas un hasard s'il y

¹³ «Parigi è più simbolo di un altrove che un altrove. E poi sarà proprio vero che abito a Parigi ? Un discorso su me e Parigi non sono mai riuscito a farlo», Entretien avec Daniele Del Giudice, in «Paese Sera», 7 janvier 1978, publié ensuite dans Italo Calvino, *Eremita a Parigi*, *op. cit.*, p. 193.

¹⁴ «Io continuo questa vita tra Parigi, che per me è la mia scrivania», lettre à Paolo Valesio, Parigi, 1.2.1970, in Italo Calvino, *Lettere 1940-1985*, *op. cit.*, 1069 ; «La mia scrivania è un po' come un'isola: potrebbe essere qui come in un altro paese» et plus bas : «Uso dire, e ormai l'ho ripetuto tante volte che mi è un po' venuto a noia, che a Parigi ho la mia casa di campagna, nel senso che facendo lo scrittore una parte del mio lavoro la posso svolgere in solitudine, non importa dove, in una casa isolata in mezzo alla campagna, o in un'isola, e questa casa di campagna io ce l'ho nel bel mezzo di Parigi.», Italo Calvino, *Eremita a Parigi*, *op. cit.*, p. 173. Et encore : «ho sempre detto che invece di una casa di campagna disponevo di una casa in una città estranea, dove non avere funzioni e nessun ruolo», Italo Calvino, dans l'entretien avec Daniele Del Giudice, *cit.*, p. 193.

¹⁵ Oxymoron bien connu, en effet, car il a donné le titre au recueil posthume de ses écrits autobiographiques (Italo Calvino, *Eremita a Parigi*, *op. cit.*). Calvino l'avait employé en 1974 lors d'un entretien avec Valerio Riva pour la télévision suisse italienne, publié ensuite avec ce titre *Eremita a Parigi*, Edizioni Pantarei, Lugano, 1974.

¹⁶ «Il fatto è che questa situazione di "distacco" che mi sono faticosamente costruita non mi fa affatto felice, ma d'altra parte non saprei sostituirla con nessun'altra», lettre à Paolo Valesio, *op. cit.*, p. 1069.

¹⁷ «Parigi per me è la vita di famiglia, un posto dove sto tranquillo, dove ognuno fa i fatti suoi. Esco di casa solo per comprare i giornali, la *baguette*, i formaggi», Entretien avec Ferdinando Camon, in Ferdinando Camon, *Il mestiere di scrittore*, Garzanti, Milano, 1973, p. 193.

écrit *Les villes invisibles*, en 1972, l'ouvrage qui décrit le mieux ce qu'on peut désormais nommer sa philosophie topique, pensée qui prend forme à la suite de ses réflexions géographiques. Dans ses rares commentaires autobiographiques, d'ailleurs, Calvino emploie souvent le lexique des *Villes Invisibles* pour décrire l'atmosphère qui le lie à Paris : illusion d'être invisible, caractère encyclopédique, ville des livres, consultation perpétuelle....¹⁸

Dernière étape de son voyage sur terre, Rome, où il s'installe avec sa famille dans les dernières années. Sa décision d'habiter Rome, capitale de l'Italie, centre culturel, ne signifie guère retourner dans le pays officiel, retrouver une identité perdue ou mise de côté, rentrer à la maison. On le comprend par cette phrase sincère, énième réflexion, cette fois *a posteriori*, sur les diverses villes de sa vie : «Ainsi Rome sera la ville italienne où j'aurai vécu le plus longtemps, sans jamais m'en demander la raison».¹⁹

Encore une fois un endroit qui semble ne pas avoir été choisi s'impose dans sa vie, sans qu'il sache pourquoi. Lorsqu'il dit «sans se demander la raison» il fait allusion à la grande question de l'identité géographique : «Pourquoi suis-je ici et non ailleurs ?». C'est la question qu'il se posait sans relâche, qui revenait sans cesse dans ses écrits et entretiens : «Quant à moi, je vais bien seulement quand je ne dois pas me poser la question : "Pourquoi suis-je ici ?" Problème qu'on ne peut ignorer d'habitude que dans les villes ayant un tissu culturel si riche et complexe, une bibliographie si longue, qu'ils pourraient décourager quiconque serait tenté d'en écrire encore».²⁰ À Rome, a-t-il dit, il ne s'est plus posé la question. La raison de son séjour devient évidente : il ne peut pas écrire sur cette ville.

¹⁸ Dans Italo Calvino, *Eremita a Parigi*, cit. *passim* ; Lettre à Franco Maria Ricci, *op. cit.* ; Entretien avec Ferdinando Camon, *op. cit.*

¹⁹ «E così forse Roma sarà la città italiana in cui ho vissuto più a lungo, senza mai domandarmene il perché.», Italo Calvino, *Nota Autobiografica*, in «Gran Bazaar», *op. cit.*, p. 133.

²⁰ Entretien avec Maria Corti, *op. cit.* p. 253.

Ainsi ce qui semblait une conséquence de sa névrose géographique, ne pas pouvoir écrire sur un lieu connu, devient une thérapie, une issue à cette névrose, une solution non pas existentielle, mais artistique. Essayons d'en examiner le fonctionnement de plus près.

2. L'œuvre

Névrose, instabilité géographique, recherche d'un lieu idéal, situation d'étrangeté ou d'appartenance, toutes ces réflexions qui ont hanté Calvino pendant de longues années, qui l'ont accompagné dans tous ses déplacements, semblent se refléter dans son œuvre romanesque, jusqu'à en devenir un thème récurrent. La critique a beaucoup parlé de l'image littéraire que les lieux de son existence assument dans son œuvre, de façon directe ou symbolique. On a reconnu des lieux réels dans les métaphores littéraires, on a effectué un véritable décryptage des clés des personnages et des villes, de ses premiers romans, surtout, car dans les romans successifs, cela devient impossible. On a parlé de «*pathos de la distance*»²¹ au sujet de la Ligurie, où l'on voulait absolument voir un point de repère géographique implicite.²²

Je trouve que l'on pourrait élargir l'acception de cette définition pour l'étendre à tous les lieux calviniens. «Distance» deviendrait ainsi le mot clef du processus de transformation artistique à partir des lieux réels : Calvino affirmait ne pas pouvoir écrire sur une ville qu'il connaissait bien. Pour qu'il puisse l'écrire, la peindre, disait-il, il devait s'en séparer, partir, car on ne peut écrire qu'à

²¹ Définition empruntée de Nietzsche pour Calvino, par Cesare Cases, *Calvino e il "pathos della distanza"*, in «Città aperta», A. II, n. 7-8, avril-mai 1958, p. 33-35. Publié en volume ensuite, Cesare Cases, *Patrie lettere*, Padova, Liviana editrice, 1974, p. 55-63.

²² Je pense aux nombreuses études sur Calvino et Sanremo, le rapport entre sa terre d'origine et son oeuvre. Cf. par exemple : Massimo Quaini, *La Sanremo di Italo Calvino*, in *Italo Calvino, la letteratura, la scienza, la città*, Atti del convegno nazionale di studi di Sanremo, sous la direction de Giorgio Bertone, Genova, Marietti, 1988, p. 60-66, Francesco Biamonti, *Un ligure cosmopolita*, *ibid.*, p. 67-69. La recherche des traces de Sanremo dans l'oeuvre de Calvino aboutit à des interprétations extrêmes : «Sembra quasi impossibile leggere Calvino e non vedervi San Remo in filigrana. Sanremesi sono i paesaggi, le abitudini, il cibo, il linguaggio, i personaggi. Anche i più fantasiosi, che tali appaiono, fanno tutti parte della nostra realtà quotidiana», Pietro Ferrua, *Italo Calvino a San Remo*, San Remo, Famija Sanremasca, 1991, p. 128.

partir d'un manque, d'une absence.²³ Ou bien, pour que l'écrivain arrive à donner libre cours à sa fantaisie, faudrait-il que la ville s'inscrive dans un paysage intérieur qu'il enferme tout au fond de lui-même.²⁴ Pour se métamorphoser en scène romanesque, la ville où il se trouve (Paris, notamment) devrait camoufler son caractère réel et historique, devenir une ville quelconque, jusqu'à perdre son nom : alors seulement pourrait-il imaginer d'écrire là-dessus. Comme si cette ville réelle, une fois transformée, venait s'ajouter à la longue série des *Villes Invisibles*, aux noms de femmes légendaires, séparées pour toujours de la réalité géographique qu'elles évoquent pourtant assez fortement.

La conséquence directe de sa pensée est la suivante : aucune ville de son vécu n'apparaît comme fond de l'action dans ses romans. Seule exception qui confirme la règle, la Ligurie (et encore, aucune ville précise), des premiers contes et du roman néoréaliste *Le sentier des nids d'araignées*,²⁵ mais qui deviendra aussitôt l'environnement mythifié du *Baron perché*,²⁶ pour perdre graduellement de sa consistance et de sa vraisemblance. Ce qui en reste, c'est un endroit imprécis, voire symbolique. Questionné sur la présence des lieux dans son œuvre, Calvino répondait : «Le problème est que beaucoup de mes contes ne se situent dans aucun lieu qui soit reconnaissable. C'est peut-être pourquoi j'ai un peu de mal à répondre à cette question : pour moi, les processus d'imagination suivent des itinéraires qui ne coïncident pas forcément avec ceux de la vie».²⁷

²³ «Forse per poter scrivere di Parigi, dovrei staccarmene, esserne lontano: se è vero che si scrive sempre partendo da una mancanza, da un'assenza.», Italo Calvino, *Eremita a Parigi*, in *Eremita a Parigi*, *op. cit.*, 171.

²⁴ «bisogna che un luogo diventi un paesaggio interiore, perché la immaginazione prenda ad abitare quel luogo, a farne il suo teatro.» *Ivi*.

²⁵ Italo Calvino, *Il sentiero dei nidi di ragno*, Torino, Einaudi, 1947.

²⁶ Italo Calvino, *Il barone rampante*, Torino, Einaudi, 1957.

²⁷ C'est moi qui traduis. «Il fatto è che molti dei miei racconti non si situano in alcun luogo riconoscibile. Forse per questo rispondere a questa domanda mi costa un certo sforzo : per me i processi dell'immaginazione seguono degli itinerari che non sempre coincidono con quelli della vita.» Entretien avec Maria Corti, *op. cit.* p. 251-252.

Ainsi commence la série des lieux fantastiques : la scène où se déroule *Marcovaldo ou les saisons en villes* n'est pas spécifiée ; cela pourrait être dans n'importe quelle ville. Le nom de la ville de *La spéculation immobilière*, malgré l'évidente analogie avec San Remo, est remplacé par trois astérisques. D'autres lieux, aux noms fantastiques, suggèrent plus des lieux littéraires que des lieux réels : *Le château des destins croisés* est un lieu mythique et fantastique par définition, qui semble flotter dans l'air et qui s'inspire du château magique de l'Arioste ; les contes *Cosmicomiques* se déroulent sur une Terre et dans une Galaxie primordiales peuplées par des êtres d'aujourd'hui ; le séjour de Marco Polo dans le grand empire d'Orient puise directement à l'histoire littéraire de l'antiquité, tandis que les personnages de *Si par une nuit d'hiver un voyageur* se rendent dans des pays aux noms exotiques qui n'existent pas, mais qui ressemblent pourtant à des pays bien existants. Souvent, comme dans la trilogie fantastique, mais aussi dans les romans récents, un ou plusieurs lieux réels ont posé les bases d'une métamorphose topique qui les transforme en endroits allégoriques dont les analogies avec la réalité ne sont pas complètement effacées mais restent floues.²⁸ Ce processus de mystification géographique répond aux exigences de Calvino, à sa quête d'une autre ville, irréaliste, utopique.

Le roman clef, le seul qui aborde directement le thème géographique, est *Les villes invisibles*. Plusieurs ouvrages ont été écrits sur cette chronique symbolique qui s'ouvre à plusieurs interprétations, même contradictoires. Ce livre se présente comme une *summa* de toutes les questions et les méditations qui concernent la névrose géographique. Les 55 villes décrites par Marco Polo sont d'un côté invisibles, inexistantes,²⁹ projetées dans le rêve et dans la mémoire, mais de l'autre côté elles sont accessibles, concrètes et tangibles. Elles sont bien différentes au début, mais bientôt elles se ressemblent toutes. Elles représentent toutes les possibles compositions spatiales et historiques du royaume, dans une logique combinatoire qui décompose les pièces d'un ensemble unique, «le modèle», pour créer une série infinie de villes possibles.

²⁸ Italo Calvino, *La speculazione edilizia*, Torino, Einaudi, 1963 ; *Marcovaldo ovvero Le stagioni in città*, Torino, Einaudi, 1963 ; *Le cosmicomiche*, Torino, Einaudi, 1965 ; *Il castello dei destini incrociati*, Torino, Einaudi, 1973 ; *Se una notte d'inverno un viaggiatore*, Torino, Einaudi, 1979. La trilogie fantastique, dont le titre est *I nostri antenati*, Torino, Einaudi, 1960, qui inclut les trois romans fantastiques *Il visconte dimezzato* (1952), *Il barone rampante* (1957), *Il cavaliere inesistente* (1959).

²⁹ «Tes villes n'existent pas. Peut-être n'ont-elles jamais existé. En tous cas, elles n'existeront plus dans l'avenir». Italo Calvino, *Les villes invisibles*, traduit par Jean Thibaudeau, Paris, le Seuil, 1974, p. 73.

Kublai Khan ne connaît pas ses terres trop vastes et ne peut les posséder que par l'illusion de la parole ou du jeu d'échec. En face de lui, Marco Polo parle de toutes les villes qu'il a vues, rêvées, peut-être inventées, mais il omet la description de sa patrie, Venise. A la question de son hôte, il répondra par les célèbres mots : «*Chaque fois que je fais la description d'une ville, je dis quelque chose de Venise*» et encore «*Pour distinguer les qualités des autres, je dois partir d'une première ville qui reste implicite. Pour moi, c'est Venise*». Et il conclut : «*Les images de la mémoire, une fois fixées par les paroles, s'effacent. Peut-être, Venise, ai-je peur de la perdre toute en une fois, si j'en parle. Ou peut-être, parlant d'autres villes, l'ai-je déjà perdue, peu à peu*». ³⁰

Dans la force symbolique et évocatrice de ce passage, on découvre clairement la crainte du narrateur de parler directement, par peur qu'il ne lui échappe, de l'endroit qu'il connaît le mieux : sa patrie. Parler d'autres lieux est le seul moyen de l'attraper, de la posséder, pourvu qu'elle n'ait pas été déjà effacée par les mots ou par la mémoire. L'ailleurs devient ainsi un code à déchiffrer pour récupérer le *hic et nunc*. L'allégorie est le masque de la réalité aussi bien que l'ailleurs est le masque de la patrie. Au fur et à mesure, les œuvres romanesques de Calvino cachent à la vue l'une et l'autre: l'univers romanesque glisse dans l'abstraction et il y entraîne la réalité géographique.

C'est là que la névrose géographique est dépassée : le narrateur évite d'aborder la question de son identité géographique en évitant de décrire sa propre patrie. La description d'un autre lieu, cet ailleurs que Marco définit comme un «un miroir en négatif», ³¹ prend la place de la terre mère dans

³⁰ Voici le dialogue complet dans la traduction française : «*C'était l'aube quand il dit : — Sire, désormais je t'ai parlé de toutes les villes que je connais. — Il en reste une dont tu ne parles jamais. Marco Polo baissa la tête. — Venise, dit le Khan. Marco sourit. — Chaque fois que je fais la description d'une ville, je dis quelque chose de Venise. — Quand je t'interroge sur d'autres villes, je veux t'entendre parler d'elles. Et de Venise, quand je t'interroge sur Venise. — Pour distinguer les qualités des autres, je dois partir d'une première ville qui reste implicite. Pour moi, c'est Venise. — Alors tu devrais commencer tous les récits de voyage par leur point de départ, en décrivant Venise telle qu'elle est, et toute entière, sans rien omettre de ce que tu te rappelles.— Les images de la mémoire, une fois fixées par les paroles, s'effacent, constata Polo. Peut-être, Venise, ai-je peur de la perdre toute en une fois, si j'en parle. Ou peut-être, parlant d'autres villes, l'ai-je déjà perdue, peu à peu.*». *Ibid.*, p. 104-105.

Le passage a été très bien analysé par Antonella Catalano, *Le mappe dell'esilio. Sulle Città invisibili di Italo Calvino*, in *La Torre Abolita. Saggi sul romanzo italiano del Novecento*, sous la direction de Ferdinando Pappalardo, Bari, Dedalo, 1988, p. 291-324.

³¹ «Et la réponse de Marco : — L'ailleurs est un miroir en négatif. Le voyageur y reconnaît le peu qui lui appartient, et découvre tout ce qu'il n'as pas eu, et n'aura pas.», *ibid.*, p. 38.

les mots et dans la mémoire du conteur. D'autre part, cet ailleurs qui demeure abstrait et symbolique est dépourvu de tout détail physique, de tout positionnement géographique. Sa fonction est celle de refléter en négatif l'image du lieu d'origine, réel, qui a disparu. À travers le filtre des 55 villes invisibles, Marco Polo parvient à créer un modèle général, utopique, qui englobe tous les lieux possibles, pour enfin mettre en lumière le seul endroit qui compte : Venise, la patrie, la ville d'origine. Son mystère sera enfin dévoilé. La névrose du voyageur et conteur sera enfin apaisée.

3. Le dépassement de la névrose

Comme dans le cas de n'importe quel écrivain, les lieux de vie de Calvino ont certainement influencé la représentation de ses lieux romanesques. Le rapport de l'homme avec les lieux qu'il a connus et habités se reflète toujours sur l'image d'eux qui nous revient filtrée par le travail de la littérature. Plusieurs critiques et amis de Calvino ont poursuivi des recherches dans ce sens, surtout pour Sanremo, le lieu de son enfance. Le seul endroit qui aurait pu lui appartenir et auquel, en même temps, il aurait pu appartenir, par le simple fait que c'était le premier lieu où il n'avait pas choisi d'habiter, qui était donné, non pas par un choix personnel mais par la situation familiale (mais qui sera tout de même mis en question, autrement que les lieux de la maturité), Sanremo a été le point de départ pour essayer de déchiffrer ce *pathos* de la distance.

La névrose qu'on essaie ici de cerner est en effet profondément liée à cette contradiction dont Quaini a parlé en 1986 et qu'il considère comme le fondement même de la littérature calvinienne : la contradiction entre le lieu qui est le sien et qui pourtant lui échappe. «la vue d'une ville qui était la sienne, et qui s'en allait ainsi, sous le ciment, sans qu'il l'eût jamais vraiment possédée» : ce sont les mots de *La spéculation immobilière*³², roman où le protagoniste revient pour un temps dans sa ville natale et ressent cette sensation de coupure, de disjonction, désormais familière. Dans cette histoire, le personnage contemple sa terre d'origine qu'il ne reconnaît pas, lorsque, comme le

«E la risposta di Marco : - L'altrove è uno specchio in negativo. Il viaggiatore scopre il poco che è suo, scoprendo il molto che non ha avuto e non avrà», Italo Calvino, *Le città invisibili*, Milano, Mondadori, 1993 p. 27.

³² Italo Calvino, *La spéculation immobilière*, traduit par Jean-Paul Manganaro, Paris, Le Seuil, 1990, p. 12. En italien : «la vista d'un paese ch'era il suo, che se ne andava così sotto il cemento, senz'essere stato da lui mai veramente posseduto», Italo Calvino, *La speculazione edilizia*, in *Romanzi e racconti*, vol. I, p. 783.

Cosimo du *Baron perché*, il se demande si elle a jamais existé. Cette terre, observée du haut de la terrasse ou bien du haut d'un arbre, devient étrangère et méconnaissable à l'œil du sujet désormais éloigné. Comme dans une *Contemptio Mundi* médiévale, d'un point d'observation élevé et dominant, l'homme méprise ce paysage qui est censé être le sien et peut l'observer d'une position neutre et objective. Il ne peut pas y retrouver les traces d'une terre mère ou d'un *Vaterland* traditionnel, mais il peut décrire cette vision de l'extérieur et de l'intérieur en même temps, comme une métaphore de réalité.

Grâce à la distance géographique et à ce départ définitif sans possibilité de retour dont Calvino-homme parlait dans un entretien,³³ Calvino-écrivain, comme les personnages de ses romans, sera capable d'analyser le lieu en question et de l'idéaliser d'abord, pour l'*abstraire* ensuite, selon un processus qui lui est propre. Cette force centrifuge dont il parle, «qui bientôt s'est révélée être sans retour, car très vite les lieux ont cessé d'exister», qui l'a poussé tout jeune à quitter Sanremo, ne se transformera jamais en force centripète vers un autre lieu. Il restera ainsi suspendu dans l'espace libre, et flottera dans l'univers cosmique, sans pouvoir s'attacher à un appui concret et terrestre. Les lieux passés ont cessé d'exister, sans que de nouveaux lieux, de nouveaux centres de repères géographiques soient venus les remplacer.

Cette condition, qu'on peut oser définir d'apatride volontaire, n'affecte pas son identité physique et politique, car il reste après tout officiellement italien et ligure ; mais elle affecte profondément sa sphère psychologique et surtout artistique. En parlant de son espoir de devenir invisible dans les rues de Paris, Calvino affirmait préférer cette condition constante de liberté indéfinie à une adhérence concrète et irréversible qui l'attacherait pour toujours à un endroit précis.³⁴

De la même façon, dans son penchant vers l'utopie propre à sa production artistique, qui le place au-delà du temps et de l'espace, on peut reconnaître les symptômes de cette quête névrotique d'un lieu

³³ «Questa persistenza [delle immagini di Sanremo di 30 o 35 anni fa] è in me forte quanto era stata in gioventù la spinta centripeta la quale presto si rivelò essere senza ritorno, perché rapidamente i luoghi hanno cessato di esistere», cité par Massimo Quaini, *La Sanremo di Italo Calvino*, cit, p. 61.

³⁴ «Il sogno d'essere invisibile... Quando mi trovo in un ambiente in cui posso illudermi d'essere invisibile, io mi trovo molto bene.», Italo Calvino, *Eremita a Parigi*, cit, p. 174.

auquel appartenir. Comme on l'a déjà remarqué,³⁵ l'utopie calvinienne doit être saisie dans le sens littéral du terme, comme le non-lieu, le nulle part, l'endroit qui n'existe pas. L'utopie de Calvino, seule thérapie possible à sa névrose, se libère dans son œuvre de toute contrainte physique et géographique, pareille à un élan vers la liberté, vers l'univers allégorique du conte de fées. On l'a interprétée comme une fuite vers le monde fantastique et fabuleux qui a permis à l'écrivain d'échapper au contexte historique et politique, un exil volontaire à l'égard des événements des années 68–72.³⁶ Quelques intellectuels engagés, Pasolini par exemple, ne le lui ont jamais pardonné.³⁷ Mais ce qui paraît à plusieurs un départ volontaire dévoile un but artistique bien plus complexe, la recherche d'une réponse à un questionnement intime.

Il ne s'agit pas seulement de fuir un engagement historique, pas plus qu'il ne s'agit d'une simple attitude artistique : c'est une réaction passionnée à la sensation de lourdeur qu'il théorise dans ses *Leçons Américaines*, à laquelle il faut proposer une alternative.³⁸ Libération d'un poids existentiel, élan utopique vers la liberté, fuite vers l'abstraction spatiale, voici la réponse concrète de Calvino à

³⁵ Parmi d'autres, Sergio Blazina a rappelé cette conception originale d' "utopie" comme de ou-topos, le non-lieu. Sergio Blazina, *I segni dell'altrove: Calvino e l'utopia*, in «Italo Calvino. Le défi au labyrinthe», Actes de la Journée d'études de Caen, 8 mars 1997, sous la direction de Paolo Grossi et Silvia Fabrizio-Costa, Presses Universitaires de Caen, 1998, p. 117. Mais le texte critique devenu classique à ce sujet, est certainement celui de Claudio Milanini, *L'utopia discontinua. Saggio su Italo Calvino*, Milano, Garzanti, 1990.

³⁶ Le refuge de Calvino dans l'imaginaire a été remarqué par Lavagetto et Catalano, parmi d'autres. Mario Lavagetto, *Sulla fiaba*, ainsi que *Introduzione alle Fiabe Italiane*, publiés en volume dans *Dovuto a Calvino*, Torino, Bollati Boringhieri, 2001. Antonella Catalano, *Le mappe dell'esilio. Sulle Città invisibili di Italo Calvino, op. cit.* Pour sa période d'isolation, "prolungato periodo di assenza e di silenzio", cf. Domenico Scarpa, *Italo Calvino*, Milano, Bruno Mondadori, 1999, p. 34-38.

³⁷ Cf. le bel article que Pasolini écrit sur *Les Villes Invisibles*, en réfléchissant sur leur rapport personnel. Pier Paolo Pasolini, *Le città invisibili*, in «Il Tempo», 28 janvier 1973, ensuite publié en volume, Pier Paolo Pasolini, *Descrizioni di Descrizioni*, sous la direction de Graziella Chiaricossi, Torino, Einaudi, 1979, p. 34-39.

³⁸ «la mia operazione è stata il più delle volte una sottrazione di peso; ho cercato di togliere peso ora alle figure umane, ora ai corpi celesti, ora alle città; soprattutto ho cercato di togliere peso alla struttura del racconto e al linguaggio.», Italo Calvino, *Leggerezza*, in *Lezioni americane. Sei proposte per il prossimo millennio*, Milano, Palomar-Mondadori, 1993, p. 7.

la névrose géographique qui l'accable, à la recherche spasmodique d'une patrie existentielle qui n'a pas de lieu.

4. Conclusion

Toutes les patries géographiques de Calvino, s'il y en a plusieurs, peuvent être facilement repérées par une simple étude biographique. En revanche, la patrie intérieure et littéraire de Calvino, s'il y en a une, n'existe pas. Ou bien, peut-on dire, elle n'est pas ici, elle est ailleurs. Comme le disait Marco Polo au bout de son chemin à travers les villes du monde : «Si je te dis que la ville à laquelle tend mon voyage est discontinuée dans l'espace et le temps, plus ou moins marquée ici ou là, tu ne dois pas en conclure qu'on doive cesser de la chercher». ³⁹ Si les lieux ont cessé d'exister, la recherche des lieux, elle, ne s'arrête jamais, ni dans la vie, ni dans l'œuvre.

Si la découverte d'un ailleurs a pu résoudre la quête littéraire d'une patrie, la solution que Calvino a trouvée dans sa vie réelle était à peu près la même : vivre partout en étranger, à Turin d'abord, à Paris ensuite, à Rome enfin. Partout il veut se sentir étranger, par choix. Comme les écrivains du temps jadis, dit-il, qui habitaient une ville sans aucune raison particulière, comme un «explorateur curieux de l'esprit de la ville, [...] profitant des avantages d'être étranger». ⁴⁰

Comme d'autres écrivains ont essayé de changer d'identité personnelle afin de pouvoir écrire, je pense à Fernando Pessoa, ainsi Calvino a dû changer d'identité géographique pour dépasser son *ego* et accomplir sa mission artistique. Calvino trouve son identité géographique dans le négatif plutôt que dans le positif, dans la non-patrie plutôt que dans la patrie. Sa patrie réelle cesse d'exister pour

³⁹ Italo Calvino, *Les villes invisibles*, *op. cit.*, p. 188. L'original : «Se ti dico che la città cui tende il mio viaggio è discontinua nello spazio e nel tempo, ora più rada ora più densa, tu non devi credere che si possa smettere di cercarla», Italo Calvino, *Le città invisibili*, *op. cit.*, p. 163.

⁴⁰ Je fais référence au passage de l'entretien avec Maria Corti, déjà cité, sur sa vie à Rome : «Per esempio, a Roma da due secoli in qua vivono scrittori d'ogni parte del mondo che non hanno nessuna ragione particolare di stare a Roma più che altrove, qualcuno di loro esploratore curioso e congeniale dello spirito della città (Gogol, più di tutti), altri approfittando dei vantaggi di sentirsi straniero.» Entretien avec Maria Corti, *op. cit.*, p. 253.

permettre à la non-patrie intérieure de perpétuer cette quête géographique. Ailleurs, c'est là où il se sentait vraiment libre, libre d'observer, d'écrire, de vivre.

Chiara Nannicini (Paris III, Paris XII)

